

PROLOGUE (*)

Ce voyage est difficile car il échappe fatalement à la sphère sereine de la beauté libre, irresponsable, et remue les préoccupations d'une actualité sanglante.

Qu'on le veuille ou non, face à des passions en ébullition et qui n'ont pas encore décanté, on se doit d'exprimer son avis; et cet avis, quel qu'il soit, ne peut qu'irriter l'adversaire. Et si l'on s'efforce, avec désintéressement, application et en prenant du recul dans le temps et l'espace, d'observer et de juger, ce sont les deux camps adverses qui foncent alors sur vous avec fureur.

Car observer et juger en toute indépendance d'âme et d'esprit les passions effrénées d'aujourd'hui est tenu pour un péché mortel par les deux camps qui se partagent la masse compacte, simpliste et bêlante de la multitude pensante. Oui et non: ce sont pour eux les deux seules réponses qui soient permises. Noir ou blanc. Entre ces deux extrêmes, que seuls ont le devoir d'occuper les champions de l'action, on n'autorise à celui qui pense librement aucune tentative de synthèse.

Regarder d'un œil non troublé - troublé par la haine comme par l'amour - la réalité du monde actuel, reconnaître ses vertus aussi bien que ses infamies, la lumière et l'obscurité qui composent ici-bas chaque chose vivante - homme ou idée -, en un mot être libre, cela relève de plus en plus de l'exploit intellectuel périlleux. Et ce, bien à dessein. Dans le moment critique de l'Histoire que nous traversons, où deux mondes en armes s'affrontent avec une nécessité aussi fatale, soupeser soigneusement avec l'esprit passe pour suspect et dangereux. Ce n'est guère l'heure de la réflexion loyale et de l'examen. Sous l'effet de la pression historique, l'esprit est contraint, et pour plusieurs générations encore, d'oublier sa fonction spéculative indépendante et de s'engager à son tour au service de la nécessité la plus immédiate: se faire le propagandiste de l'un des deux mots d'ordre qui s'opposent et préparer - en inventant des armes meurtrières et des gaz asphyxiants - les moyens d'exterminer le frère et le semblable de l'autre bord.

La Science, en laquelle l'homme a mis tant d'espairs - elle devait nous affranchir de la pauvreté, des passions, de la bête, et répondre aux questions angoissées de notre esprit - est devenue l'arme terrifiante et immorale d'une nouvelle barbarie, la plus horrible - la barbarie scientifique.

Nous vivons aujourd'hui, nous constatons de nos propres yeux, sur les tas de cadavres qui s'amoncellent, la faillite morale de la science. Non seulement la science et la morale ne vont pas de pair mais au contraire - et c'est là le plus effrayant - nous avons pu assister à cette abomination:

(*) Ce texte inédit en français est extrait du livre de Nikos Kazantzaki *En Voyageant, Angleterre*, Athènes 1986, Editions Eleni Kazantzaki, pp. 7-13. Il a été écrit à Egine en été 1940.

plus la science progresse, plus l'avitissement moral de l'homme ramène à un état de bestialité primitive. Le fameux Progrès s'est avéré n'être lui aussi que l'un des mythes les plus redoutables du monde moderne.

Voilà pourquoi notre époque hait l'esprit; elle a vu que la pensée spéculative a fait faillite au point de devenir l'instrument de la destruction ou un jeu de prestidigitation stupide et vain. La jeunesse de notre temps n'a plus confiance dans les vieilles morales flétries, ni dans ce qu'on appelle "la liberté", ni dans les théories idéalistes grandiloquentes. Elle s'est rendu compte que ce n'étaient là que des masques commodes pour camoufler des cupidités matérialistes obscènes.

Les masques se sont déchirés, la foi s'est anéantie, les trappes qui refoulaient nos forces monstrueuses se sont ouvertes. Et lorsque le masque d'une civilisation se déchire, le chaos surgit aussitôt. Nos démons intérieurs se sont répandus, une rage féroce d'autodestruction et de ruine, le bien et le mal, l'honnête et le malhonnête, la gloutonnerie et la faim coopèrent à la dévastation et à la décomposition.

Devant nos yeux, à chaque heure, à chaque seconde, le monde s'écroule. Le cœur, lié au passé, se lamente et gémit; laissons-le se lamenter et gémir - c'est sa tâche - et essayons de considérer d'un œil clair le moment prodigieux et sanglant que nous traversons.

L'humanité aborde un virage brutal; et comme toujours à des instants aussi abrupts, nous ne devons pas espérer que, s'il se produit une meilleure adaptation de l'idéal à la réalité, si les lois sont rafistolées et mieux appliquées, nous trouverons le salut. Amélioration, réexamen, continuité: ces solutions ne suffisent plus. L'homme d'aujourd'hui a désormais ressenti la nécessité d'un bouleversement radical, d'un changement de front, d'une nouvelle hiérarchie des valeurs, d'une revalorisation de la vertu.

Grande époque: jamais l'héroïsme, le mépris de la mort, le sacrifice prodigue de la vie n'avaient atteint une frénésie aussi élevée et collective. Des milliers de jeunes gens, dans l'un et l'autre camps, à chaque seconde, jouent leur jeunesse avec une rage inspirée. "Il s'agit du combat suprême des âmes".

Qui peut désormais se tenir à l'écart de cette action démoniaque et terrifiante? Les personnes les plus empreintes de spiritualité et de réserve se laissent peu à peu entraîner dans le tourbillon et entrent dans le combat.

Seul un esprit qui contemplerait notre époque de très haut justifierait pareillement tous les combattants. Quel que soit le parti que l'on rallie, droite ou gauche, cela n'a aucune importance pour cet esprit féroce. Seuls comptent la pureté, l'intensité du combat, le sacrifice.

Mais il est difficile de trouver aujourd'hui un tel esprit. Forcément, la pensée, en suivant le rythme de chaque tempérament, formule avec davantage de prédilection et d'empressement une certaine inclination. Il est très difficile aujourd'hui d'avoir le "coup d'œil global" qui vous fera voir la

vérité sous toutes ses faces à la fois comme une boule et considérer tous les belligérants avec le même respect. Et pas seulement avec respect mais avec un amour illicite et étrange. Il est difficile aujourd'hui de connaître et d'éprouver cette chose fort simple: que tous collaborent secrètement et se battent pour un même but.

Quel but? Les élans les plus profonds de l'homme sont au nombre de deux:

a.- La Faim: étendre le plus qu'il peut sa force autour de lui, saisir, conquérir, s'approprier, dévorer.

b.- La Peur: ne pas se faire dérober et garder le plus longtemps et confortablement possible ce qu'il a conquis.

Un organisme jeune, vigoureux, vivant, qui se trouve encore en plein élan vers les sommets, a faim. La nécessité le pousse à déployer sa force, à faire fi du danger, à traquer autour de lui la nourriture pour ne pas mourir. Il fait la guerre.

Un organisme mûri qui a mangé et est rassasié n'a plus qu'un seul désir: ne pas se faire prendre ce qu'il possède, éviter tout renversement de l'ordre établi. Le monde est bon et lui plaît. Il veut la paix.

L'un comme l'autre ont raison. L'un comme l'autre obéissent à la nécessité, coopèrent au grand but. Quel but? Remuer l'âme de l'homme. Remuer l'âme de l'homme et lui faire accomplir un pas de plus, échapper à ses vieilles morales, licences et habitudes qui ne sont plus qu'immoralité, esclavage et mort, et forger une nouvelle vision: une nouvelle civilisation.

Aujourd'hui, tous nos espoirs sont acculés à cette issue: les temps que nous traversons - et même bien au delà ceux que connaîtront nos enfants et petits-enfants - sont difficiles. La difficulté a toujours été dans la vie le grand stimulant qui réveille et polarise tous nos élans, bons ou mauvais, pour que nous franchissions l'obstacle soudain dressé devant nous. Ainsi, en mobilisant toutes nos forces qui sinon somnoleraient ou agiraient en ordre dispersé et sans impulsion, nous arrivons un jour bien plus loin que nous ne l'espérions. Car ces forces que nous mobilisons ne sont pas seulement les nôtres en tant qu'individus, ni même seulement celles de l'humanité. Dans l'élan que nous prenons pour sauter se déchaînent en nous des forces d'une triple substance: individuelle, panhumaine, préhumaine. Au moment où l'homme se contracte comme un ressort pour accomplir le saut, c'est en nous la vie entière de la planète qui prend son élan. Nous sentons désormais nettement la vérité très simple que nous oublions si souvent aux moments indolents et stériles de la facilité: l'homme n'est pas éternel mais il œuvre à quelque chose ou Quelqu'un d'éternel.

C'est pourquoi, dans ces moments créateurs, aucune prévision n'est possible. La loi de l'analogie, les précédents, passions et enseignements historiques ne s'appliquent aucunement aux moments où l'homme,

autrement dit l'humanité, autrement dit la vie, s'élancent pour accomplir le saut. Ici, seul l'imprévu est prévisible. Ici, l'Histoire perd sa force. Son masque tombe, découvrant son vrai visage: la légende, celle que racontent aux petits - aux petits et aux grands - les trois pécores intarissables: l'Imagination, l'Egoïsme et l'Arbitraire.

Dans les grands moments que nous traversons, une autre force intervient comme guide: la Foi. La foi en notre pouvoir de créer entièrement un monde nouveau, de faire table rase de la mémoire, de nous débarrasser des pesanteurs superflues et ineptes, de conférer une nouvelle virginité à notre âme. Nous croyons naturellement en quelque chose d'inexistant, mais en le croyant nous le créons. Ce qui n'existe pas, c'est ce que nous n'avons pas suffisamment désiré, ce que nous n'avons pas suffisamment arrosé de notre sang pour qu'il puisse prendre de la force et franchir le seuil secret et ténébreux de l'inexistence. Avec la foi, avec l'amour ou avec la violence, avec notre sang, en d'autres termes avec des éléments humains, l'inexistant prend forme et devient le grand saut d'une civilisation à l'autre.

Pour que ce saut s'accomplisse, il est indispensable que la destruction se produise au préalable, que s'écroulent bien des valeurs respectées et chères qui empêchent l'esprit de se frayer une nouvelle voie à travers les ruines.

Notre époque possède au plus haut point, bien reconnaissables, des éléments de décomposition, et des éléments encore informes mais irréfutables de recomposition. Des millions de combattants sur les cinq continents exécutent à la perfection l'œuvre pionnière et sacrée de décomposition; il revient aux hommes de l'esprit de travailler dès maintenant, autant qu'ils le peuvent, à réunir les éléments de la recomposition.

L'intellectuel porte aujourd'hui plus que jamais une lourde responsabilité. Il a pour devoir de s'imprégner du destin de son époque, de ne pas s'en évader, de se tenir au carrefour où soufflent toutes les inquiétudes et les espérances. La rose des vents. Il a pour devoir: primo de distinguer ce qui, dans les tentatives qui s'entrechoquent actuellement, ce que chacune apporte de positif, ce qui entre dans le désir ardent de l'homme enragé d'aujourd'hui, et de créer un monde nouveau et plus juste; secundo, d'essayer de mettre en ordre en lui-même tous ces apports positifs, de forger, dans l'espace étroit de sa poitrine, la maquette du monde à venir; tertio, de vivre profondément l'angoisse actuelle de l'homme et de lutter pour la formuler, non seulement par l'art et la réflexion (lesquels ne suffisent pas à eux seuls présentement) mais aussi - et c'est là le plus difficile - par l'exemple de sa propre vie.

La fuite est une désertion lâche; mais la façon dont se bat l'intellectuel est tout à fait différente de celle dont le font les "maîtres du monde". Son devoir se situe ailleurs, à un autre niveau: il lui faut faire converger en lui toutes les luttes divergentes actuelles et instaurer l'ordre au sein du chaos, le convertir intimement en un "monde", maintenir inaltérable son indépendance personnelle pour être intact et debout quand viendra son

heure. Car elle viendra assurément. Ténacité, compréhension, intensité intérieure et effort pour formuler dans sa vie et son œuvre la *dominante* de la civilisation à venir. Au sein du délire universel, il doit pouvoir articuler une parole simple et juste. Une Bonne Nouvelle.

Telles sont les pensées qui m'agitaient alors que, des mois durant, je parcourais la terre anglaise en humant, à une heure aussi apocalyptique, l'air de ce pays.

J'ai aimé ce peuple, j'ai admiré ses vertus fondamentales pour l'homme: la fierté, la dignité, l'obstination, l'endurance, la discipline. Peu de mots, beaucoup de réalisations. Une grande noblesse.

L'homme a livré dans cette île humide et verdoyante du Nord des combats résolus, loin de la Méditerranée sacrée. Comme dans tous les combats humains, les ennemis y étaient aussi les mêmes: l'homme contre la bête qui est en lui, la lumière contre sa propre part de ténèbres. Et comme partout, ici aussi des flots de sang ont été répandus, la victoire la plus modeste s'est payée au prix fort.

Mais après des siècles, sur les rochers, les vertes collines et dans les ports de l'Angleterre, les triomphes ont été au nombre de trois. Ils ont nom: *Magna Charta*, *Gentleman* et *Shakespeare*.

Ce sont les trois grandes victoires de l'homme "*made in England*".

Et ces victoires constituent trois grandes étapes sur la voie s'élevant vers la liberté.

Essayons de les voir avec la plus grande indépendance d'esprit dont nous sommes capables; acceptons avec sérénité - sans joie et sans tristesse - le risque de ne faire plaisir à personne. Peu importe. Il y a des époques de transition, pleines de passions, d'intérêts et de profondes aspirations, où le titre le plus honorable que puisse briguer un homme libre est celui qu'a donné le Grand Roi à Ephraïm: "*Maître du Désert*".

DIPLÔME D'ÊTRE HUMAIN : ETON (*)

Magnifique journée d'été. Je flâne dans les étroites ruelles d'Eton, je pénètre dans le célèbre collège où l'aristocratie anglaise fait ses études du cycle primaire au lycée.

Je gravis de vieux escaliers vermoulus, j'entre dans les salles, je jette un coup d'œil sur les cellules où logent les internes, j'emprunte de longs couloirs obscurs, comme si je me trouvais dans un couvent. Mais ici les moinillons portent obligatoirement, dès leurs études primaires, frac scolaire et chapeau surélevé. C'est leur bure.

(*) Ce texte inédit en français est extrait du livre de Nikos Kazantzaki *En Voyageant, Angleterre*, Athènes 1986, Editions Eleni Kazantzaki, pp.136 -143.

Dans les salles, dans les couloirs, les murs sont lambrissés de haut en bas de boiseries, et sur celles-ci, gravés côte à côte par milliers, on voit les noms des élèves qui se sont succédés depuis des générations sur ces bancs. C'est comme si des milliers d'âmes emplissaient l'air, et l'on a du mal à respirer. La condensation magique de substance humaine, invisible dans les lieux, les édifices et les objets trop fréquentés et révéérés, devient ici, à Eton, presque visible pour tout esprit capable de briser le carcan oppressant de la logique.

A Eton, l'air est chargé d'âmes. On a l'impression que même les anciennes légendes selon lesquelles, quand elle quitte le corps, l'âme revient hanter dans le tourment les lieux qu'elle a aimés, ne sont pas vraiment des légendes. L'âme colle à cette terre et plus rien ne saurait l'en détacher. Comme si la vie avait été trop chiche, un "soupçon de miel", et que l'âme n'ait pu s'en rassasier; la voici alors qui s'en revient, nue désormais, dépouillée de sa chair, vers ce qu'elle a aimé, ce qu'elle n'a pas eu le temps de goûter et au-dessus duquel elle exhale comme un soupir amoureux. "Aphrodite n'est rien qu'une âme".

C'est une condensation analogue de désir et de nostalgie que l'on ressent en respirant cet air d'Eton. Presque tous les dirigeants de la nation anglaise des siècles derniers ont passé ici, entre ces murs et ces pelouses, leur enfance et leur adolescence, et ces vieilles cours, ces escaliers grinçants et ce jasmin qui fleurit aux portes voutées ont dû rester tout au long de leur vie leur grande nostalgie incurable.

En quittant cette enceinte sacrée, j'ai senti que s'unissait à jamais à son atmosphère un désir que je nourrissais: celui de voir notre peuple acquérir un jour lui aussi un collège aussi austère et gai pour ses dirigeants.

Le désir de voir ceux-ci mettre en pratique l'art du siège d'Alexandre le Grand: quand son armée ne pouvait prendre une cité, il se jetait sur elle, seul, sautant des murailles au beau milieu de l'ennemi, et alors toute son armée, cette part subalterne de lui-même, s'engouffrait à sa suite pour s'emparer de la citadelle.

Ainsi, laissant un soupir grec dans cet air aristocratique anglais, je ressortis du collège pour aller me promener dans la petite ville verdoyante. J'entre dans un jardin; sur sa porte, inscrit en lettres grecques: "Ici n'entrent pas les chiens et les assassins". En face, au palais royal de Windsor, j'avais vu le matin sur un mur une inscription en capitales grecques: "KALOS KAGATHOS". Et à l'opposé, deux bas-reliefs du Parthénon.

On sent qu'ici, dans cette petite ville illustre, où est éduquée l'aristocratie anglaise, l'esprit grec lumineux, audacieux et équilibré poursuit son œuvre étonnante, en exil dans les brumes du grand Nord.

J'emprunte un petit pont qui enjambe une rivière, je gagne un terre-plein où les élèves les plus âgés, avec leurs casquettes célestes et blanches, jouent au golf. Des corps magnifiques et élancés, pleins de charme et de

santé, d'une fougue disciplinée, avec la joie de voir par l'œil et de songer par l'entendement que, grâce à l'exercice, ces corps deviennent de bons conducteurs pour qu'y passe l'esprit.

Un jour, un sage de l'Orient vit des équilibristes exécuter avec leur corps les tours les plus périlleux. Il éclata en sanglots.

- Pourquoi pleures-tu? lui demande-t-on.

- Je me rends compte, répondit le sage, à quel point, si nous exerçons notre esprit comme nous exerçons notre corps, nous serions capables d'accomplir des prodiges!

Mais ici, à Eton, le spectateur ne peut éclater en sanglots. Car il n'y verra ni prouesses étonnantes d'acrobatie ni, dans des corps aussi agiles, d'esprit inculte. Il y règne mesure, équilibre, culture conjointe de la chair et de l'esprit à l'échelle humaine. L'harmonie grecque.

Les sports et les études classiques constituent à Eton les deux voies parallèles et jumelles de l'éducation. Mais moins les sports individuels - javelot, saut, disque - que d'équipe: régates, criquet, tennis, football.

Les jeux collectifs servent un grand dessein moral: habituer à soumettre son individualité à une action commune. Ne pas se sentir un individu indépendant mais le membre d'un groupe. Défendre non seulement son honneur personnel mais aussi celui de l'ensemble du groupe auquel on appartient: collège, université, ville, nation. Ainsi, marche après marche, le jeu peut vous hisser aux cimes les plus élevées et désintéressées de l'action.

En luttant au sein du groupe, on apprend aussi cette chose primordiale, à savoir qu'un élément est indispensable à la victoire - le chef. Il incombe de se soumettre à lui, de lui obéir, de savoir obtempérer si l'on veut, le moment venu, commander à son tour. C'est ainsi seulement que peuvent se former des chefs émérites et des partisans dévoués - autrement dit une troupe disciplinée et capable, matériellement et moralement, de s'affirmer dans le monde.

Dans les sports, on n'exerce pas seulement son corps; on exerce par dessus tout son esprit. "C'est sur le terrain d'Eton qu'a été remportée la bataille de Waterloo", a dit très justement Wellington.

Dans ces sports d'équipe, on apprend à se tenir prêt, à se maîtriser, à guetter l'instant propice, à sacrifier ses plaisirs ou ses préférences personnels aux intérêts du groupe. On apprend à ajuster ses singularités aux besoins collectifs, à tirer le meilleur parti possible de ses défauts et de ses avantages en vue de la victoire. C'est seulement avec cette méthode que l'on peut s'entraîner au grand jeu qui sera plus tard celui de la vie publique.

Pour obtenir cette haute performance de l'exercice, il faut bien se connaître soi-même, connaître son voisin, connaître l'ensemble de l'équipe à laquelle on appartient. Mais pas simplement: il faut connaître aussi

l'équipe adverse, ne pas la mépriser, l'étudier avec impartialité et respect, connaître ses qualités et ses forces, afin d'organiser en conséquence ses propres qualités et forces et ne point perdre la partie.

Sans oublier l'aspect capital qui constitue la finalité la plus secrète et la plus humaine de la partie: savoir que l'équipe adverse n'est pas au fond un adversaire, qu'elle collabore avec vous, puisque sans elle il n'y aurait pas de partie.

Voici l'enseignement le plus authentiquement moral que peut nous apporter le jeu: le but suprême de la partie n'est pas de remporter la victoire mais d'apprendre comment, par quelles voies, par quel entraînement, quelle discipline, en suivant rigoureusement les règles du jeu, on se bat pour la victoire.

Ainsi, dans ce soir tranquille, étais-je en train de regarder les beaux adolescents d'Eton, les uns avec la casquette bleue, les autres avec la blanche, lutter avec souplesse, concentration et vigilance, avec le léger frémissement du fin fleuret d'acier, et je m'efforçais de trouver les principes fondamentaux de tout exercice; j'en recensai quatre:

1.- exercer son corps et son esprit comme individu, indépendamment de l'équipe;

2.- exercer son corps et son esprit comme individu au sein de sa propre équipe;

3.- exercer son corps et son esprit par rapport à l'équipe adverse;

4. - l'ensemble de chaque équipe s'exerce par rapport à l'ensemble de l'autre équipe.

La vie est un jeu comme le tennis, comme le golf. On ne joue pas seul, on joue avec les autres. On est responsable vis-à-vis de tous ses équipiers, et tous les équipiers le sont vis-à-vis de nous. Individu et équipe ne font qu'un.

Le jeu a des règles; quiconque veut jouer doit connaître les règles et s'y conformer. S'il ne connaît pas les règles ou ne s'y conforme pas, il n'est pas digne de participer au jeu. Dans les limites que tracent les règles, il est absolument libre. Personne, pas même le souverain, n'a le droit d'intervenir. Il se peut que ces règles soient désuètes, bizarres ou arbitraires. Peu importe. L'important - car cela exerce l'esprit de l'homme - est de les respecter.

On ne doit pas avoir honte d'avoir été battu. On ne doit avoir honte que d'avoir mal joué et d'avoir été battu pour cette raison même; ou encore - ce qui est pire - on doit avoir honte d'avoir été vainqueur en jouant mal ou sans loyauté.

Le fair-play, voilà le devoir suprême. Il faut "jouer le jeu", que ce soit du football ou de la guerre, ou de la vie entière; tel est le premier et le plus

rigoureux des préceptes du décalogue anglais. "Sois fort et joue comme un homme!" Acquitte-toi de ce devoir et ne te soucie de rien d'autre. Ton succès ou ton échec ne sont qu'une question de pratique, non de valeur morale. Tu as fait ton devoir, quelle autre récompense souhaiter?

Si l'on attend une récompense, si l'on travaille non pour répondre à des exigences de sa conscience mais pour toucher un salaire, on est un mercenaire. On n'est pas un combattant libre.

"Celui qui ne trouve pas sa récompense en lui-même est un esclave; le souci de plaire aux autres remue les cinq venins, les cinq sens de l'homme". Ces fières paroles du grand ascète tibétain Milarepa donnent au cœur de l'homme les ailes de la liberté et s'accordent parfaitement avec ces vertes palestres d'Eton. Seul celui qui vit ces paroles et les traduit en actes dans sa vie quotidienne est un homme libre.

Une mère anglaise dont le fils a été tué en se battant courageusement lors de la dernière guerre a fait inscrire sur sa tombe cette très simple épitaphe de sa nation: "Il a joué le jeu".

Corps bien trempés, âmes bien trempées, goût du risque, discipline de la force et de la folie, liberté. Un de mes amis qui a vécu avec des officiers britanniques aux Indes me raconte:

- J'étais assis en compagnie de plusieurs autres jeunes officiers anglais sur la terrasse d'un restaurant indien, dans un village en surplomb d'un petit marais. C'était midi, le soleil brûlait, le marais était envahi de crocodiles, tassés les uns contre les autres, en train de sommeiller, engourdis par la canicule. De temps à autre, ils ouvraient leurs longues mâchoires, baillaient, et leurs dents acérées resplendissaient de blancheur.

Nous avions bu force rasades de whisky, nous nous sentions très en verve. Soudain, l'un de nous suggéra:

- Qui peut passer sur la rive opposée en marchant sur les échines successives de ces crocodiles?

- Moi! déclara tranquillement un sous-lieutenant, et il descendit l'escalier.

Nous retenions notre souffle - Ne le laissons pas faire! m'exclamai-je avec trouble, ne le laissons pas faire cette folie! Ne risque-t-il pas sa vie?

- Bien sûr que si! me répondirent les officiers en remplissant leurs verres.

Le jeune Anglais était arrivé au bord du marais. Il leva la tête, nous regarda, agita la main comme s'il nous faisait ses adieux et brusquement sauta sur le dos du premier crocodile. Comme un danseur, effleurant du

piéd les échines successives des crocodiles, il bondit sur la rive opposée.

- Bravo! lui lancèrent ses compagnons d'armes. Fais le trajet inverse maintenant!

Le jeune homme s'exécuta, foula à nouveau d'un pas léger et assuré les dos des crocodiles, monta l'escalier du restaurant et vint tranquillement se rasseoir à sa place. On lui remplit à ras bords son verre de whisky.

- Bois un bon coup pour te remettre le cœur en place! lui dit-on en riant, et l'on parla d'autre chose.

Mon ami ajouta:

- Il est certain que ce jeune homme, au retour de son exercice de voltige au-dessus des crocodiles, n'était plus le même. Il avait fait un acte de courage, il avait risqué sa vie, comme ça, par jeu, il avait mis sa force à l'épreuve et en était sorti vainqueur. Son âme s'était hissée d'un cran au-dessus du niveau où elle se trouvait avant qu'il n'accomplisse cet exploit.

Quand, plusieurs jours plus tard, je racontai cet exploit à un professeur anglais, il se mit à sourire:

- Savez-vous, me demanda-t-il, pourquoi les Anglais sont capables d'accomplir pareils exploits?

- Parce qu'ils ont placé la dignité de l'homme avant leur vie, répondis-je.

- Pas du tout! Ils les accomplissent parce qu'ils manquent d'imagination. Leur âme est comme un ressort en acier. Ils se soumettent aussitôt à leur impulsion, ils bondissent sans prendre le temps d'envisager et d'analyser par la pensée le risque qu'ils courent. Ils foncent sur lui, en suivant aveuglément et infailliblement leur instinct qui se trouve être celui du courage. Cecil Rhodes, notre grand conquérant de l'Afrique du Sud, avait raison. C'est lui qui divulgua le secret.

- Quel secret? Qu'a-t-il dit?

- Le monde appartient aux Anglais, déclara-t-il, parce qu'ils n'ont pas d'imagination.